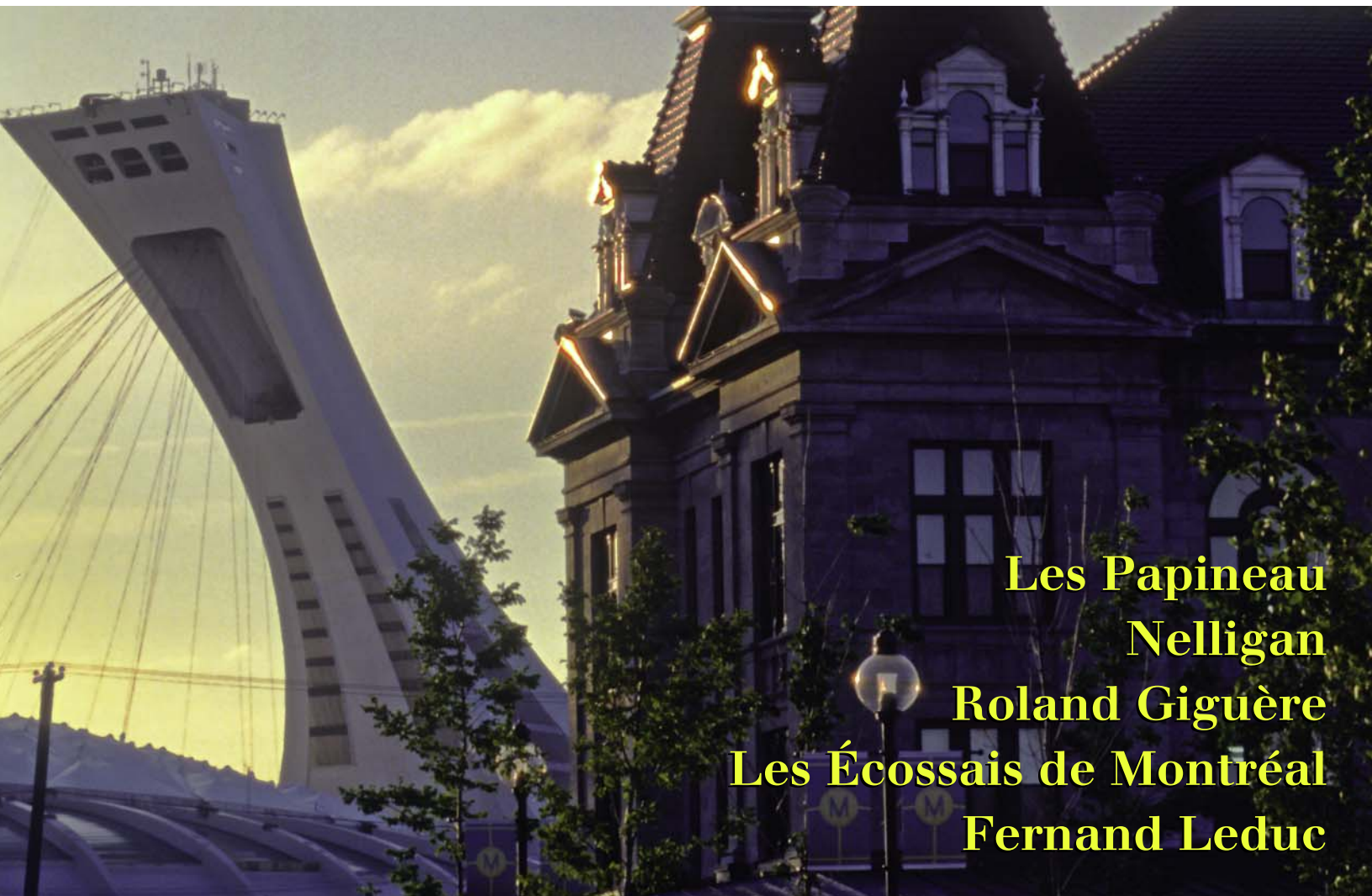




# Montréal en tête

La mémoire  
de la métropole  
du Québec

Revue de la Société historique de Montréal | numéro 65 | automne 2014 | 7 \$



**Les Papineau  
Nelligan  
Roland Giguère  
Les Écossais de Montréal  
Fernand Leduc**



Histoire | Littérature | Arts



# Montréal en tête

La mémoire  
de la métropole  
du Québec



Numéro 65 • automne 2014

Revue de la Société historique de Montréal,  
organisme fondé en 1858 par Jacques Viger, premier maire de la ville

#### COUVERTURE :

Le marché Maisonneuve, situé rue Ontario, construit entre 1912 et 1914 selon les plans de Marius Dufresne. À l'arrière-plan, le stade olympique de Montréal, conçu par l'architecte Roger Taillibert, construit entre 1973 et 1976. Photo : Linda Turgeon

## SOMMAIRE

3 Convergence • MICHEL LAPIERRE

5 Le destin tragique d'Azélie Papineau • MICHELINE LACHANCE

8 Les hauts et les bas de certains Papineau • GEORGES AUBIN

11 Le tricentenaire de la mort de Jeanne Le Ber, contemplative et résistante • MICHEL LAPIERRE

12 La gestion seigneuriale de l'île de Montréal par les Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle • STÉPHAN MARTEL

14 Les Écossais de Montréal • GILLIAN LEITCH

17 La télévision : miroir ou icône ? • JEAN-CHARLES DÉZIEL

19 Une saga à la mesure des Papineau • JEAN-CLAUDE GERMAIN

22 Fernand Leduc et l'automatisme • RENÉ VIAU

24 Dantin a-t-il créé Nelligan et Bussières ? • GAËTAN DOSTIE

27 Roland Giguère, révolutionnaire de l'invisible • MICHEL LAPIERRE

28 Roland Giguère m'aura appris à voir dans le noir • SÉBASTIEN DULUDE

30 Le Vieux-Montréal, arrondissement historique depuis 50 ans • LISE LAVIGNE

#### À travers les livres

31 Les femmes aussi font l'histoire • AGATHE LAFORTUNE

31 Le traité de Paris et l'Amérique • VIRGINIE BOULANGER

33 Être jeune au temps des Patriotes • LISE LAVIGNE

33 S'adapter à la Conquête • JEAN-RÉMI BRAULT

34 Un orgue qui parle français • ALBERT JUNEAU

34 Amour et révolution • VIRGINIE BOULANGER

35 M<sup>re</sup> Charbonneau, victime de son époque • JEAN-RÉMI BRAULT

35 Les Archives municipales ont cent ans • LISE LAVIGNE

36 Les aléas d'un stade • JEAN DÉCARY

37 La retentissante affaire Delorme

(1922-1924) • JEAN-RÉMI BRAULT

37 Tout sur les Voltigeurs canadiens • LISE LAVIGNE

38 La SHM au cœur du Montréal culturel

## Convergence La leçon de la longue durée

Le résultat du référendum sur l'indépendance de l'Écosse (44,7 % pour le oui), tenu le 18 septembre 2014, est riche d'enseignements pour tous ceux qui, à l'instar de l'historien français Fernand Braudel (1902-1985), accordent une importance primordiale à la notion de « longue durée ». Au cours des siècles, des tendances lourdes n'orientent-elles pas l'évolution des sociétés au-delà de l'humeur changeante des individus ?

Que Glasgow, métropole de l'Écosse, cette nation de langue anglaise et d'une lointaine tradition

majoritairement protestante, ait surtout voté oui, cela remet en question la solidité historique mémorable du Royaume-Uni et donne même une résonance relative à la gloire du défunt Empire britannique, dont faisait partie une autre métropole de l'autre côté de l'Atlantique : Montréal. Mais l'importance et l'originalité de la communauté montréalaise d'origine écossaise ne s'en trouvent pas amoindries pour autant.

Gillian Leitch a su montrer que les Écossais, loin de réagir uniquement comme les sujets d'un empire, ont laissé dans notre ville, après plus de

250 ans, une empreinte qui leur est propre, distincte de l'empreinte des Anglais et de celle des Irlandais. Si la cornemuse peut figurer comme l'un des symboles colorés de l'impérialisme britannique de jadis, il en sort aussi, aujourd'hui encore, un son avant tout écossais, depuis longtemps familier aux oreilles montréalaises.



Maison Malard-Deslauriers (construite entre 1810 et 1812), siège de la Société historique de Montréal, place Jacques-Cartier. Photo : Réjean Mc Kinnon

# Une saga à la mesure des Papineau

*Micheline Lachance nous a révélé la plus grande famille politique de notre histoire*

**Jean-Claude Germain**

**L**e 14 février 1839, la veille de sa pendaison pour haute trahison, le notaire Chevalier de Lorimier rédige ses dernières volontés dans une cellule de la prison du Pied-du-Courant. « Je laisse des enfants qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. Le crime de leur père est dans l'irréversible. Si le succès eut accompagné ses tentatives, on eût honoré ses actions d'une mention honorable. »

Dans un pays qui aurait atteint sa grosseur — voire un « presque pays » comme l'Irlande l'a été pendant longtemps — tous les écoliers connaîtraient les mots vibrants d'espoir de ce dernier adieu. « Je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais j'ai voulu partager ce temps précieux entre mes devoirs religieux et ceux dus à mes compatriotes ; pour eux, je meurs sur le gibet de la mort infâme du meurtrier ; pour eux, je me sépare de mes jeunes enfants et de mon épouse sans autre appui ; et pour eux, je meurs en m'écriant : Vive l'indépendance ! »



Louis-Joseph Papineau (1786-1871), homme politique natif de Montréal, chef des Patriotes, membre le plus illustre de la famille Papineau. Portrait peint en 1836 par Antoine Plamondon, conservé au Musée des beaux-arts du Canada. Photo : gouvernement canadien.

En 1881, lors d'un court séjour à Washington, Louis-Joseph-Amédée Papineau se rend à la bibliothèque du Congrès pour y déposer une copie du testament politique de son père Louis-Joseph Papineau, un discours prophétique prononcé devant l'Institut canadien en 1867. « Bien aveugles sont ceux qui parlent de la création d'une nation nouvelle et qui ignorent [...] que cette nationalité est déjà toute formée, grande, et grandissante sans cesse ; qu'elle ne peut être confinée dans ses limites actuelles ; qu'elle a une force d'expansion irrésistible ; qu'elle sera de plus en plus dans l'avenir composée d'immigrants venus de tous les pays du monde, non seulement de l'Europe, mais bientôt de l'Asie. »

## Un trou de mémoire collectif

Que le fils aîné du grand orateur accorde plus de crédit à la mémoire d'une institution états-unienne qu'à celle de ses compatriotes n'a rien d'étonnant ! Il en a déjà fait l'expérience : le souvenir de son frère d'armes, Lorimier, passé tout droit de l'échafaud aux oubliettes et toute la vie politique de son père phagocytée subitement en 1871 par un trou de mémoire collectif.

Amédée n'a pas accepté que le seul hommage funéraire public de Papineau ait été un refus de l'inhumer par des prêtres « qui montèrent en chaire pour déclamer contre la mort horrible de cet impie, et toutes les bonnes âmes de crier qu'il s'était fait enterrer comme



Le notaire et député montréalais Joseph Papineau (1752-1841), fondateur d'une remarquable dynastie progressiste. Portrait peint en 1825 par Louis Dulongpré, conservé par Bibliothèque et Archives Canada. Photo : gouvernement canadien.

un chien ! » Et son fils aîné n'est pas au bout de ses désillusions.

## George-Étienne Cartier le corrompu

Un an et demi plus tard, la disparition d'un patriote doublement repenti, devant Dieu et la Reine, commande tout le contraire : une quasi-béatification. 100 000 personnes dans les rues de Montréal, d'imposantes funérailles d'État et cinq cents bougies allumées autour d'un catafalque, à Notre-Dame, auréolent Sir George-Étienne Cartier, un vire-capot affairiste et corrompu dont le seul titre de gloire est d'avoir été père d'une Confédération imposée sans consultation.

Lord Durham avait visé juste. Assurer l'accès au patronage et aux postes gouvernementaux à l'élite canayenne et reconnaître officiellement l'Église catholique ont su opérer des miracles dans le sens

La répression de l'armée anglaise et la partialité du gouvernement colonial sont la cause d'un stress post-traumatique, dont on reconnaît les symptômes dans le comportement dysfonctionnel de plusieurs Papineau.

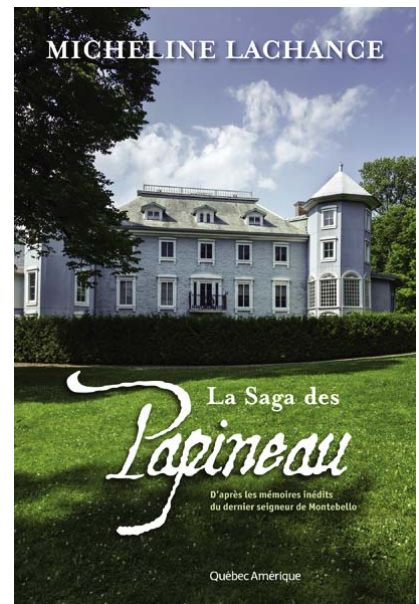
univoque de la « bonne entente ». Dans ce contexte, raviver le souvenir du Grand Agitateur réactive fatalement le désir de l'indépendance.

En 1848, lorsque Wolfred Nelson lance son accusation mensongère de la fuite présumée de Papineau à Saint-Denis — il en a retrouvé la

mémoire 11 ans plus tard — le but de son opération est non seulement de discréditer son ancien chef, mais surtout de faire oublier que ce dernier n'avait pas bougé d'un iota sur le droit d'un peuple à s'autodéterminer. Le discrédit jeté sur Papineau entraînera l'occultation des légitimes revendications de ce défenseur des Canadiens. Et ce jusqu'à la renaissance de l'indépendantisme au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et, corollairement, à la remémoration des Patriotes.

**La tâche titanesque de G. Aubin et R. Blanchet**

Il faudra toutefois attendre la fin des années 1990 pour que deux écrivains passionnés d'histoire, Georges Aubin et Renée Blanchet, sortent enfin Louis-Joseph Papineau et sa famille de leur enfer, en s'attaquant à la tâche, minutieuse et titanesque, d'annoter et d'établir le texte de milliers de documents familiaux, tirés de journaux intimes, d'articles et de correspondances croisées. Un dépouillement exhaustif, toujours en cours,



Sur la couverture : manoir de Louis-Joseph Papineau à Montebello. Photo : François Fortin.

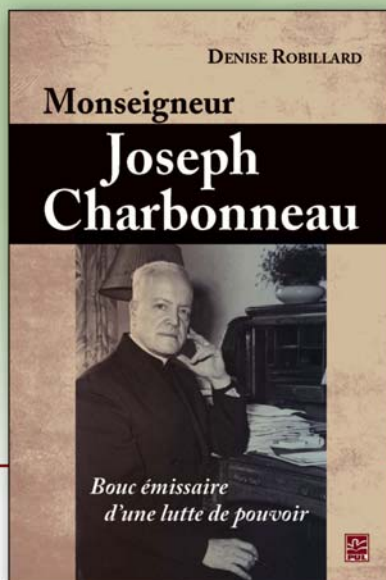
qui a redonné ses lettres de noblesse à la plus grande famille politique de notre histoire.

Diariste assidu pendant une grande partie de sa longue vie,

VOIR PAGE 26 : SAGA PAPINEAU



**Presses de l'Université Laval**

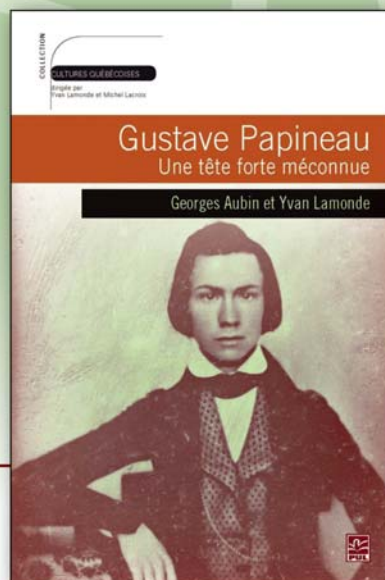


ISBN : 978-2-7637-1665-7

**526 pages • 48,95 \$**

**Monseigneur Joseph Charbonneau**  
Bouc émissaire d'une lutte de pouvoir

**Denise Robillard**



ISBN : 978-2-7637-2244-3

**312 pages • 32,95 \$**

**Gustave Papineau**  
Une tête forte méconnue

**Georges Aubin  
Yvan Lamonde**

Conseil des Arts  
du Canada



Canada Council  
for the Arts

Inscrivez-vous à notre infolettre au **www.pulaval.com**

# Fernand Leduc et l'automatisme

René Viau



Fernand Leduc, *Avalanche*, huile, 1946, collection privée. Photo : Guy Lheureux.

Même si sa peinture ne peut se résumer à cela, Fernand Leduc (1916- 2014) a été l'un des grands protagonistes de « l'épopée automatiste ». Claude Gauvreau, dans ses *Lettres à un fantôme*, voyait en lui, après Borduas, le premier artiste à avoir expérimenté l'automatisme.

## Le rassembleur de ceux que l'on appellera les automatistes

Déjà Leduc, le rassembleur, insistait en 1943 dans une lettre à Guy Viau, pour que se constitue « un groupe restreint, intransigeant, respectant l'essentiel de l'œuvre d'art et exposant en commun ». Autour de Bruno Cormier, de Claude Gauvreau, de Jean-Paul Mousseau et aussi de Rémi-Paul Forgues, de Gilles Hénault et avec Thérèse Renaud, un « cénacle » se rassemble alors à son atelier montréalais de la rue Jeanne-Mance. Alimenté de New York en plaquettes surréalistes et en livres introuvables par Louise Renaud, l'atelier de Leduc, ce natif de l'île de Montréal, résonne de leurs débats passionnés avec comme sujet la psychanalyse, le marxisme, le surréalisme.

Durant les réunions chez Borduas, rue Napoléon, Leduc rallie l'adhésion de cet aîné à une exposition « exclu-



Fernand Leduc, *La Dernière Campagne de Napoléon*, huile, 1946. Œuvre phare du peintre, exposée dans la nouvelle salle qui lui est consacrée au pavillon Charles-Baillairgé du Musée national des beaux-arts du Québec. Photo : gouvernement québécois.

sivement surrationnelle ». On connaît la suite. La rupture avec la Société d'art contemporain, puis l'exposition de la rue Amherst, en 1946, la première du groupe. Parlant des artistes qui s'y manifestent ensemble, un critique, Tancred Marsil, va employer, un an plus tard et pour la première fois, le mot « automatistes ».

 **POINTE-À-CALLIÈRE**  
Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal  
350, place Royale  
Vieux-Montréal (Qc) H2Y 3Y5  
pacmusee.qc.ca  
Montréal

# Pointe-à-Callière

Leader en archéologie et en histoire  
au cœur du Vieux-Montréal

Photo : Caroline Bergeron

De l'exposition de la rue Amherst en 1946, Claude Gauvreau dira : « C'est Leduc qui voulait une manifestation autonome du groupe. » Il poursuit. « Leduc avait beaucoup lu Breton et c'est lui qui voulait la constitution d'un groupe de peintres autonomes situés à la fine pointe de l'évolution et orienté dans un centre unanime. »

### Déçu par André Breton

À New York, le 1<sup>er</sup> avril 1945, Leduc rencontre une première fois André Breton. Il en ressort déçu. Cité par Jean-Pierre Duquette, Leduc, en 1976, relate ce souvenir : « Breton était plus intéressé à récolter des disciples qu'à savoir ce que nous faisons à Montréal. »

---

## Leduc en 1948 dans un des textes du recueil *Refus global* et intitulé « Qu'on le veille ou non » parle d'« œuvres sœurs de la bombe atomique » qui « commandent les révoltes ».

---

Pour les automatistes, la stratégie est autre : imaginer une peinture basée sur le geste et la matière en prise directe avec les pulsions de l'inconscient. « L'imagination, écrit Leduc en 1946, libérée par l'automatisme et enrichie de toutes les données surréalistes peut enfin se livrer à sa propre puissance de transformation pour organiser le monde. »

Désigné en 1946, « théoricien du groupe » par le critique Charles Doyon, Leduc s'adonne autour de 1945-1946 à une expérimentation forcée. Des feuilles, des panneaux, des cartons sont posés par terre. La couleur y est pulvérisée en giclées.

L'accident y fait irruption tandis que les expérimentations malmènent avec violence le support. Conservée au Musée national des beaux-arts du Québec, *La Dernière Campagne de Napoléon* de 1946 recueille le fruit de ces innovations. À vive allure, cette icône tonitruante nous emporte, en un mouvement encerclant, au hasard d'une charge héroïque.

Dans le catalogue accompagnant l'exposition des automatistes de 1972 au Grand Palais à Paris, Bernard Tesseydre affirme que Leduc, dans cette toile, « se porte au point extrême de l'automatisme ». Exposée à l'Art Association, l'actuel Musée des beaux-arts de Montréal, en février 46, dans le cadre de la Société d'art contemporain, la toile fait sensation. Alors que ses collègues ironisent, médusés, le critique Charles Doyon, dans le journal *Le Jour* du 25 février 1946, y décèle des allusions à l'abstraction paysagiste hivernale. « Le voilà, écrit Doyon, peintre de la neige avec l'adjonction de teintes feintes et le saccage des blancs fantômes. »

Ses toiles de dégel glaciaire se font « dynamitage de ses plaines rocheuses », écrit Borduas en 1948. On pense aussi à ce qu'écrit Leduc en 1948 dans un des textes du recueil *Refus global* et intitulé « Qu'on le veille ou non » parlant d'« œuvres sœurs de la bombe atomique » qui « commandent les révoltes ».

### Dépasser le surréalisme et le marxisme

Leduc expliquera en 1998 que l'automatisme s'appuyait, comme support à la dissidence, sur le surréalisme et aussi sur le marxisme pour les dépasser. Un périodique communiste, *Combat*, avant d'être mis sous scellé en mars 1948 par la « Loi du Cadenas », publie notamment sur les automatistes un article de Claude Gauvreau et un entretien de Borduas, avant de parrainer l'exposition du groupe en 1947, rue Sherbrooke.

« Notre attention commune, explique Leduc, en février 1946, dans



Fernand Leduc dans son atelier de la rue Jeanne-Mance en 1946.  
Photo : Maurice Perron, Musée national des beaux-arts du Québec.

un texte intitulé *Toute conscience nouvelle*, « peut se définir par la prédominance que nous accordons en toute chose [...] à l'aventure sur le cloître, à la liberté sur l'oppression, à la révolution sur l'état actuel ». Houleuses, les discussions tournent autour du rôle social d'une telle peinture. Les communistes interrogent ces jeunes. Comment « donner une portée politique à cet art » ? Les relations entre ces deux groupuscules apparaissent d'abord comme un flirt — le parti désirait rallier à sa cause les milieux intellectuels progressistes — pour évoluer ensuite vers un échange de positions irréconciliables.

Avant la publication du *Refus global*, Leduc, qui est en France depuis 1947, prend position par rapport au parti communiste et aux surréalistes. L'occasion lui en est donnée par la publication du manifeste *Rupture inaugurale* qui s'oppose à tout alignement des surréalistes sur le parti communiste. Certes, Leduc ne peut accepter l'obéissance inconditionnelle au parti, mais, à l'occasion de la Septième Exposition internationale du surréalisme qui ouvre ses portes le 7 juillet 1947 à la galerie Maeght, il se refuse d'inféoder la participation des automatistes, comme le demande Breton, au mouvement surréaliste.